

« Narcissiques »

Jacques Brault

Études françaises, vol. 29, n° 3, 1993, p. 145-154.

Pour citer ce document, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/035923ar>

DOI: 10.7202/035923ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Narcissiques

JACQUES BRAULT

Il est possible que l'on ait inventé les vers pour
retenir les poètes de trop céder à la poésie.

Jean Paulhan

I

Tu as quinze ans, l'âge de courir les rues et de siffler les filles. Mais tu rêves à d'autres jeux, le regard évadé par la fenêtre de la classe. Quelques toits plats couverts de neige ocrée parmi les champs où s'étale une neige mauve te font signe du quartier Rosemont aux limites de la ville; la lumière de décembre achève son déclin. Tu comptes machinalement des syllabes longues et des brèves. Une énigme bruit à tes lèvres comme bruit l'oiselle dans la ballade de Villon (un bandit, paraît-il) apprise par cœur, mais quand viendra le temps de réciter ta leçon, tu auras des *blancs* de mémoire tant est tenace l'émotion qui t'a fait lever de terre à chaque lecture.

*Au point du jour, que l'esprevier s'esbat,
Meu de plaisir et par noble costume...*

Quelques mots, tu n'es pas sûr de les comprendre, t'ont révélé un arrière-monde, à toi qui ne connais pas le monde. Pour l'instant tu t'échines à composer des vers latins selon une métrique dont les règles te désespèrent. Et te ravissent, chez Virgile. Tu as ouvert son livre sur la table; tu écoutes, en plein hiver, un crissement de cigales et tu songes longuement, l'esprit comme diaphanisé par une moiteur insolite.

*...et jam nox humida caelo
Praecipitat, suadentque cadentia sidera somnos.*
[... et soudain l'humide nuit du ciel
Descend, et nous invitent les astres déclinants au sommeil.]

Le Maître (le professeur n'a droit qu'à une minuscule) ne te décourage pas de poursuivre ta besogne de tâcheron. Il t'aide à sentir que la poésie n'est pas si loin, disponible et voilée, reposant sur la neige maculée de la page et tombant sur les toits, sur les champs, avec la cadence qui gouverne les premières vagues du sommeil. Tu sais que tes pauvres choses traduites en latin de cuisine ressemblent à cet humble quartier où l'existence reçoit mystérieusement la visitation d'une errante capricieuse et qui laisse ici ou là une empreinte indéchiffrable.

Majoresque cadunt altis de montibus umbrae
[Et plus longues tombent des hautes montagnes les ombres]

Il est temps d'aller dormir; tu te confieras cette fois à la patience du temps. Tu as bien fait de ne pas écouter les savants scoliastes. Ils expliquent à satiété ce qui n'est pas l'unique nécessaire. Mais faut-il le leur reprocher? Tu apprends un métier d'honnête artisan et qui n'a chance de devenir sublime (oui, «sublime», tu as vérifié au dictionnaire) qu'à proportion de sa probité. Cela du moins tu n'as pas eu de peine à le comprendre, étant d'origine plus que modeste — inemcombrée. Mais chut... tu en sais déjà trop.

II

Le réveil aura été brutal. Comme si un coup de griffe t'avait arraché ce qui te restait du velouté de l'enfance. Tu viens d'avoir dix-sept ans. Après l'alexandrin, devenu lassant (quelle prétention!), tu t'essaies au décasyllabe qui déränge la symétrie et contrebate le ronronnement, tu cèdes volontiers au charme de l'octosyllabe, il a fait ses preuves depuis les romanciers du Moyen Âge. Tu écris, tu écris; tes émois adolescents, sous l'œil incisif de Baudelaire :

La très chère était nue, et connaissant mon cœur...

ta nostalgie, à toi-même inconnue, que révèle Nerval :

Connais-tu, Daphné, cette vieille romance...

La merveille, Verlaine aidant, des choses, des simples choses :

L'espoir luit comme un brin de paille dans l'étable...

Par la même fenêtre qu'en hiver tu fuis vers le printemps où des tendresses vertes contrastent avec la rugosité des murs de briques. D'où viendra-t-elle de son pas léger, viendra-t-elle seulement? La poésie n'a toujours pas révélé son visage. Tu supposes inlassablement que les vers tournent au plus proche du secret. Tu t'émeus déjà d'une césure assonancée ou de rimes chantournées. Sagement, tu imites et décalques, tu voles ton bien aux nantis. Tu es en bonne voie de réussir.

Tout à coup tu te heurtes de plein fouet (tu n'oublieras jamais, le livre tressautait dans tes mains) au paysan Rimbaud des Ardennes, brutal et génial. Lui, il ne tire pas la langue, sa plume ne crachotte pas, il écrit sans vergogne

Je veux bien que les saisons m'usent

au-dessus de sa jeunesse et au-dessus du langage appris. Il fiche en l'air la quincaillerie poétique et ne se donne pas le mal d'harmoniser sa superbe et sa fantaisie.

*Dehors le mur est plein d'aristoloches
Où vibrent les gencives des lutins*

Qu'est-ce que c'est? La fenêtre s'est brouillée, la rue n'a plus de couleur. Te voilà rendu à ta condition. Fils de miséreux et balbutiant l'à-peu-près de peu importe quoi. Tu fermes tes livres, tes cahiers, tu t'éloignes du collège. La grâce qui n'a jamais effleuré les explicateurs à tous crins, un mal dégrossi (qui fut aussi un premier de classe, mais dans un bled impossible) en joue et rejoue sans effort. Dans un parc (non, il n'est pas «solitaire et glacé», au diable les morceaux choisis) jusqu'au soir tu éprouves durement ton destin. Mieux vaut se taire qu'écrire, non pas mal mais, ce qui est pis, à côté, pas si loin certes, à côté tout de même de l'injustifiable.

Tu ne le sais pas encore, tu ne le sauras peut-être jamais; ce mutisme de douleur, ce manque désespéré de cris qui s'appellent et se répondent dans une ivresse rigoureuse, voilà la première et décisive épreuve de la poésie. Plus tard, tu pourras jeter du lest. Une comptine, une ritournelle, une romance populaire, des bribes de conversation ou mieux: un silence au bord de la parole te suffiront pour adopter l'étrangeté d'un rythme, donner un air de dépaysement à ta langue natale.

Pour l'heure, et elle est tardive, tu vas comme n'ayant qu'une langue honteuse, une espèce de bredouillis ramassé dans la ruelle et des réminiscences de manuels scolaires. Tu prends le tramway qui grince, chuinte et repart brinqueballant; tu ne te doutes pas qu'il vaut cent fois «le ballet des

tramways tintant sur la Puerta del Sol » aux oreilles de Valéry abandonné à l'autre de l'oubli. Tu as disparu de toi-même. Tu as continué tes gammes. Et parfois un enchantement bref faisait illusion.

III

Jetzt komme, Feuer!

[À présent viens, feu !]

Au début de *l'Ister*, Hölderlin jette sa mise. L'invocation comminatoire balaie en toi le souci des thèmes. Tu ne te répéteras jamais assez que la poésie ne tient pas de discours. Elle tient la langue dans le risque de ne rien dire — et c'est une sacrée tâche. Tu es encore jeune toutefois, le sang aussi vif que les humeurs, et tu t'abuses. Les élans du cœur et du corps te servent d'inspiration. L'amour fou, l'amour courtois, l'imagerie du désir à la fois contenu et exalté, toutes ces fièvres laborieuses s'employant à inventer des ruses (éventées depuis des millénaires), voilà qui devrait assurer "naturellement" la bonne industrie des vers, t'imagines-tu.

Donc, libéré du collègue tu t'es mis au vers libre et à la fiche prose poétique. Une crise de jalousie te vaut une divagation épithétique; un doute, une strophe ou un paragraphe, assez informes. Les contraintes du métier se sont déplacées vers ta vie amoureuse. Un peu plus et tu te conforterais avec les poèmes de Catherine Pozzi.

N'accomplis pas mon jour, âme de ma folie

Tu restes aveugle à la dénégation oblativ, tu te vautres dans une érotique dont les associations simplistes et les répétitions énervées te font croire, quand tu les transcris, que ta prose molle et tes vers approximatifs s'accomplissent dans une subtile aura combinatoire. Mais la vie a plus de ruses qu'Ulysse. Et l'écriture plus d'exigences que l'école. Après des aventures somme toute bénignes et où tu t'excitais sans être excité, tu t'es rendu à l'évidence: il ne suffit pas d'aimer pour être aimé; mieux encore, l'amour que l'on porte en tremblant et sans cesse sur le point de trébucher n'a de sens que par lui-même; il n'oblige ni n'engage nul autre que l'aimant (c'était la leçon du *Banquet*). Alors, tu vois, la branche d'aubépine, le chant du rossignol dont tu avais connaissance livresquement, c'est comme l'effeuillage de la marguerite: si on n'y joue pas son destin, une plaisanterie. Tu n'as pas libéré ton écriture, tu l'as lancée dans un chemin de traverse. Reviens à ton écritoire d'écolier. Médite. Écoute. Regarde. Touche. Hume. Goûte. Ne spéculé pas,

dans tous les sens du mot. Quitte-toi. Ne sois plus qu'une espèce de blanc. Un entre-deux ouvrier; avant et après n'existent pas. C'est uniquement par ce vide et dans cette tension que l'improbable poésie se manifesterà, rythme nombré au fur et à mesure d'un sens sur lequel tu n'as aucune prise.

Ton affaire, c'est d'écrire la langue d'un autre. Qui donc? Passe outre. Écris. À perte de toi. De tes amours. Qu'elles soient illégitimes comme ce qui dérègle le vers ou la prose, subrepticement. Et le reste viendra, peut-être, par surcroît.

IV

Le jour — rappelle-toi, le bateau roucoulait sur les vagues et sous les chansons napolitaines —, où tu es tombé en arrêt comme un chien de chasse devant un court passage de Leopardi :

I di miei fùr si chiari...

[Mes jours furent si clairs...]

écoutant ces mots de mince cristal qui tintaient au soleil, tu as mûri. Avec le plaisir, non pour maître mais pour compagnon, on apprend et surtout on comprend beaucoup de choses inutiles aux esprits comptables. Par exemple, qu'entre la question de l'être et celle de l'« e » muet, il y a place pour s'ébouriffer le sérieux; que la plupart des faiseurs de poésie prométhéenne et qui se veulent à toute force de nouveaux « voleurs de feu », vraiment, ne valent pas une allumette.

Tu n'aimes pas plus qu'avant ce que tu dis. Tu recommences d'aimer à le dire. Tu ne boudes plus ton plaisir quand le vers ou la phrase ne tire que sa charge utile.

*Comme le lièvre accroupi en son gîte,
Je tends l'oreille, oyant un bruit confus,
Tout éperdu aux ténèbres d'Égypte.*

La Fontaine? Non, Maurice Scève, réputé obscur et précieux. Ceux qui ne jurent que par la « profondeur » et se cassent le cou à scruter les abysses du langage feront la moue sur le couple *confus/ténèbres* où se joue la partie. Et cette Égypte inattendue... ah! notre lièvre, quel pharaon méconnu! Tu pressens qu'il n'y a pas de degrés en poésie. Les odes et les hymnes de jadis déployaient leur grandeur (et leur longueur) avec ostentation pour signifier sans équivoque la recherche du sublime (encore lui). Le poème à tonalité légère suit des voies détournées, s'arrête aux futilités, s'amuse et s'attarde. Sous sa blouse d'écolier, il cache une intime béance.

Dès lors, tu te détournes de l'expérimentation qui mène inexorablement au laboratoire ou à la virtuosité esthétisante. C'est celle-ci qui a donné mauvaise réputation à la préciosité. Ou qui sert à touiller la maigre soupe du formalisme. À l'écart des oracles et des laborantins, tu médites sur la responsabilité du poème, qui te paraît tout artisanale. La jouissance du beau métier n'est pas une fin en soi ; elle libère de la fascination des profondeurs et du service social, deux façons de faire fuir la poésie qui a quelque chose de farouche comme la licorne. Tu emprunteras plus tard la voie étroite (la *strette* de Celan) qui se faufile entre l'éloquence et le mutisme.

Le sentiment de plaisir qu'engendre l'écriture déliée, aux attaches fines, qui ne pèse pas plus qu'une bulle de savon, te conduit, curieusement, aux portes de la perte. Ton incurable mélancolie aura eu au moins le mérite de t'enseigner cela. Et qu'il existe au sein de la souffrance une espèce d'apaisement. Et au cœur de celui-ci une inquiétude. L'em-mêlement des contraires par quoi peu à peu on se délite en poésie ressemble à la brisure du rire aérien où naît un rire grave. Quand tu prendras connaissance d'une chanson populaire de Buenos Aires, la *milonga* d'Arnold (un autre repris de justice), elle te rendra audible et visible, d'un seul coup, par un frémissement infini, ce que tu essaies péniblement de penser.

*La muerte es vida vivida,
La vida es muerte que viene,
Ya la vida no es otra cosa
Que muerte que anda luciendo.*
[La mort, c'est la vie vécue,
La vie, c'est la mort qui vient,
déjà la vie n'est plus rien
Que la mort qui se joue alentour.]

V

Tu n'es plus très jeune et tu as les dents moins longues. D'ici peu tu auras fini de ratisser au-dedans de toi. Tu maîtrises la technique traditionnelle et les innovations modernes. La prosodie de la langue, qui ne s'enseigne pas, elle est pour ainsi dire la nourricière de tes ruminations silencieuses. Tu vas et viens par la ville, bientôt par la campagne, et tu ne t'étonnes plus, hélas. Tu es arrivé.

Voici la tentation du poétisme. L'heure des grands mots creux, des tours de passe-passe, des « maladresses » calculées au millimètre près, des subterfuges. Pisse-lyre. Montreur d'extases. Et le pire s'amène. À quoi bon s'escrimer avec le

poème quand la théorie s'offre sans condition? Finir poéticien... tu ne pouvais le prévoir. Tu as tant écrit sur et de la poésie, sans prendre garde à la nausée qui t'hébétait, étourdi du succès immédiat, des regards complices, que tu as cru, selon l'expression consacrée, dominer la matière, et habiter une réputation comme d'autres, les chanceux, habitent le paysage.

Et puis, ça s'est brisé, quelque part, à l'occasion d'une erreur de lecture. Solitaire sous la lampe, et la ville que tu ne voyais plus depuis des siècles poussait tranquillement sa rumeur nocturne, tu feuilletais une anthologie de la poésie chinoise. Un vers de Du Fu filait sous tes yeux.

Silencieuse d'humidité, les choses...
(Traduction presque littérale)

Tu as d'abord lu *d'humilité*; ensuite les deux mots voisins se sont noyés l'un dans l'autre à la faveur des larmes. *Felix culpa*... murmurait Augustin. Tu n'as rien murmuré. Tu as écouté, pour une fois, le mauvais sommeil de la ville. L'humble Saba s'est approché de ta fenêtre.

*Spesso, per ritornare alla mia casa
prendo un'oscura via di città vecchia.*
[Souvent, pour revenir à ma maison,
je prends une ruelle obscure de la vieille ville.]

Sors de ta fausseté. Retourne à l'école buissonnière (ou du pavé). Jean Follain, lui aussi, par son poème d'adieu t'y invite.

*Il faudrait un neuf courage
à celui qui rentre chez soi
mais il n'y a que temps, espace
un bout du ciel pervenche...*

S'altérer jusqu'à sécheresse, se détourner de la poésie, petite et grande, épouser le destin des choses qui n'ont pas de destin, tel est le programme du voyageur aux gorges de la mort à soi-même, de l'absence qui ne se retourne pas, de l'admiration qui ne se sait pas. L'autre, l'autre, quelle vaine passion s'il s'agit encore de l'embrasser, de l'étouffer de tentacules. Un poème ne dit rien parce qu'il n'a rien à dire; la poésie ne répond pas aux appels (ni du pied, ni du clairon).

Le monde est là, inconnu, inconnaissable. C'est lui, l'autre des autres. Avec son débordement de choses et d'êtres. Ta négation. Pauvre et troué de non-sens, clochard métaphysique, tu bivouaques en compagnie de splendeurs banales, parfois un reflet de parapluie sur l'asphalte grasse, parfois une

perdrix qui s'enlève à la brunante d'automne, parfois un presque rien, un bruit, une lueur qui ne se décident pas à se manifester. La justesse faussement conquise par le langage qui disserte à suffisance, Li Ho l'épure et la redresse sans prendre la pose.

Reflet oblique de lune fauchant les roseaux glacés
(traduction presque littérale)

Tu donnerais le monde entier pour cet *oblique* et ce *fauchant*. Mais non : le monde y est en sa totalité ouverte.

Quel humour triste point en toi lorsque tu te surprends à réfléchir sur le syllabisme de la métrique française? Oui, c'est bien d'humour qu'il s'agit, navré ou pas. La poésie, la plupart du temps, se fait humoresque au gré du quotidien, de la langue usuelle, et la sacrée technique consiste à ne pas courir à sa rencontre, tout simplement. Elle s'amènera d'elle-même, si ça lui chante. Et tu ne t'en apercevras même pas. Tant mieux.

VI

Et voici le vertige. La folie. La perte. Tu as beau soupirer comme Marc-Aurèle : « Ô monde, je veux ce que tu veux », le monde, ancien et nouveau, ne veut rien. Non, tu ne métaphysiques plus à tout propos. Tu ne sépares plus les trouvailles techniques et les émois de la pensée qui se démesure aux hurlements muets du corps. Voilà le mystère. L'étrangement. Tu n'oses l'avouer, mais tu as chaviré de bonheur à cause d'une ligne de Wang Wei ; celui-ci marche au bord d'une rivière déserte et soudain :

Rire des bambous : retour des lavandières

L'allégresse subtile qui se glisse comme un fil de soie sous le voile des songes, le promeneur qui voit par l'écoute, son extase captée par le végétal, toute cette inexplicable confusion se perçoit d'un seul tenant. C'est la différence propre à la poésie. Qui l'expliquera ?

Au fond de l'écriture et de la lecture poétiques il faut toujours et tout de suite de l'automatisme, bien que celui-ci comporte le danger de la complaisance qui flirte avec le nombrilisme. Mais on doit en passer par cette magie, puissance d'ébranlement où l'imagination sensuelle a chance de devenir anonyme et de se dévoyer de telle sorte que le moi renonce à sa chère substance pour n'être plus qu'une forme invocatoire. Il suffit là-dessus d'entendre la chanson blessée de Lorca.

*El niño y su agonía, frente a frente,
eran dos verdes iluvias enlazadas.
El niño se tendía por la tierra
y su agonía se curvaba.*
[L'enfant et son agonie, face à face,
étaient deux pluies vertes entrelacées.
L'enfant se couchait par terre,
Et son agonie se courbait.]

Tu as fini par consentir que le lyrisme soit utopique, à la lettre. De nulle part. Quand tu te précipitais, adolescent ébloui par le mot de poésie, pour vérifier une image, la mettre à l'épreuve des choses et des êtres, tu ne comprenais pas encore que *cela*, cette citation à comparaître qu'est un poème, concerne la figure secrète des êtres et des choses.

J'écris mes vers avec de l'air

La grande Sappho rejoint le troubadour Guillaume d'Aquitaine dans sa rêverie de ce qui ne peut demeurer tel quel hors, justement, cette rêverie. La poésie ne « poétise pas », elle rythme l'insensé, elle déréalise ce qui souffre d'être tenu pour réel et par là elle le rend à sa condition indécidable. Tu te répètes le haïku de Bashô :

*À cheval je somnole
et rêve au loin de lune
et fumée de thé*

Cela ne veut pas dire grand chose, en effet : ce n'est que *cela*. Le rythme n'est pas affaire de rapports spatio-temporels finalement, il est sauvagerie du sens, manière qui manque de manières au regard du langage policé par l'usage.

L'eau qui baigne les villes de par le monde reste partout la même. Et pourtant, il suffit d'en traverser une goutte pour changer de vie. Tel est le rythme de la langue : une impulsion à dire, au besoin avec les mots du commun, l'effacement de ce qui se dit. Sans laisser de trace. Ne subsiste qu'un vertige, un tremblement inassignable à qui que ce soit. Le monde n'est plus que fumée de thé où lune et cheval rêvassent à quelque voyageur. Toi-même tu ne t'y retrouves plus ; tu fais partie de l'effacement.

VII

Cependant tu te refuses aux séductions de la spontanéité. Vieille croyance, trompeuse, en l'écriture « possédée ». La poésie éparsée dans le monde t'est offerte comme à chacun, certes, en surabondance, mais elle reste violentée par les ruses

du désir médiocre. La poésie que recueille le poème, elle est très rare. Sans prestige. Elle n'advient qu'à l'indésir. À qui s'est consenti sourd, aveugle et muet.

Ramène le manteau de ta pauvreté contre tes os

Avec Saint-Denys Garneau consonne Anne Hébert.

*Les plis de son manteau sont immobiles
Et ses yeux sont aveugles.*

Cette langue dont tu te désolais qu'elle ne fût pas tienne, et respirante au naturel des journées, voici que tu la perdras, tout adonné à ton ouvrage sans gloire et chercheur de procédés parfois minutieux. Peut-être tout cela est-il risible? Tu t'émerveilles d'entendre sourdre de ces mots usés à la corde une espèce de musique de pierre, quelque chose de naïf dans sa lourdeur, quelque chose qui ressemble à une mise en branle et sitôt te ramène à l'à-quoi-bon. Tu as cherché le vide. Il t'a trouvé. Tu reprends ton errance par les rues et les chemins, plus démuné qu'à ta naissance et sans la moindre étincelle d'espoir.

Maintenant, tu n'es plus qu'un poète vieillissant, tu te concèdes ce titre comme une manie de bricoleur. Tu vas mourir le visage tourné vers la promesse qui n'a pas été tenue. Cent fois, mille fois, tu as cru toucher du doigt un semblant de *cela* qui... sait-on jamais? L'effort n'a pas fait défaut, mais la grâce. Tu t'en souviens, tu étais encore à une fenêtre fermée, un matin de Noël triste. L'oncle à la crinière de conquérant, riche et beau et disert, a surgi les bras chargés de cadeaux, généreux sans écraser votre misère, mais toi tu avais honte dans ton coin, inexplicablement, tu as refusé le paquet ficelé d'or. Tes parents restaient bouche bée. L'oncle riait, le rouge au front. Le temps a coulé sur vous tous. Tu entends, chaque soir quand la lumière s'absente du jour te laissant seul avec tes ombres obsédantes, la voix douce et timbrée au creux de ton oreille: « Toi, mon garçon, tu finiras par être moins fier ».

L'oncle avait raison, sans méchanceté aucune. Devant aujourd'hui ta hantise vaine au long des années d'un peu, juste un peu, de quoi donc? De *cela* ô douleur qui ne se dit pas, il aurait peine à cacher sa peine, car il t'aimait bien, petit néant, l'oncle Narcisse.